Angélica Liddell

EL AÑO DE RICARDO
(L'ANNÉE DE RICHARD)

CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS

DEXIA

64e FESTIVAL D'AVIGNON

17 18 19 À 22H

CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS
durée 2h - spectacle en espagnol surtitré en français - *première en France*

texte, mise en scène, scénographie et costumes **Angélica Liddell**
lumière **Carlos Marquerie**
assistanat lumière **Félix Garma**
son **Félix Magalhaes**
régie **Carmen Menager**
assistanat de production **Maria José Fernandez**
traduction **Christilla Vasserot**

avec **Angélica Liddell, Gumersindo Puche**

production Atra Bilis Teatro / Iaquinandi SL
avec le soutien du Gouvernement régional de Madrid et de l'INAEM du Ministère de la Culture espagnol

Spectacle créé le 15 décembre 2005 au Teatro de los Manantiales à Valence (Espagne).

A synopsis in English is available from the ticket office or from the front-of-house staff.

« Comment aurait été Lénine s'il n'avait pas été malade ? » C'est l'une des questions fondamentales posées dans *L'Année de Richard*. À quel moment la souffrance privée devient-elle souffrance collective ? Dans quelle mesure le monde est-il le produit d'une pathologie ? Les rapports entre corps et pouvoir, entre la sphère privée et la sphère publique, voilà ce qui sous-tend ce Richard monstrueux, cet exhibitionniste cynique qui profite des points faibles des gouvernements légitimes pour justifier son alliance répugnante avec l'injustice. Il est un vil manipulateur d'opinion. Il utilise le narcissisme des masses mécontentes et l'égoïsme de l'individu prospère pour rallier le peuple à son infamie. Convaincre la société tout entière que la crainte est le fondement de la sécurité, faire de la crainte l'ordre mondial, tel est son plus grand désir. Il n'est pas sans rappeler certaines tyrannies bien connues, dont les plaies continuent à saigner car le deuil n'a pas été fait. En Espagne, en Argentine, au Chili, les blessures se rouvrent et suintent à nouveau en présence des assassins. Mais ce Richard est plus proche encore du génocide légitime des tyrans d'aujourd'hui, passés maîtres dans l'art de camoufler leurs innombrables crimes sous le maquillage de la démocratie. Comme d'autres, il accède au pouvoir en se servant du système démocratique mais sans croire à la démocratie. Il sait les hommes enclins à l'obéissance, alors que les démocraties, pour atteindre leur maturité, requièrent de la part des citoyens un sens élevé de la responsabilité individuelle. Il sait que le citoyen préfère se sentir Nation plutôt que Peuple. Sommes-nous vraiment les enfants des Lumières ? Quelles sont les fissures de la démocratie dont se sert le tyran pour exercer son impitoyable domination et mener à bien ses aspirations illicites en toute légalité ? Richard est un monstre, un héritier de la représentation médiévale du mal. Il est baroque et maniériste. Son corps sera le territoire scénique. La laideur est la réponse ultime à un monde où l'art, l'histoire et l'idéologie sont morts. **Angélica Liddell** - traduction **Christilla Vasserot**

Entretien avec Angélica Liddell

Comment vous définiriez-vous : auteure, dramaturge, metteuse en scène, comédienne, performeuse ?

J'utilise la scène comme un moyen. J'ai du mal à me considérer comme une comédienne et comme je ne me considère pas non plus comme une dramaturge, je trouve étrange de voir mes pièces

montées par d'autres. Mes textes sont conçus pour être montés, ils sont écrits pendant un processus de mise en scène, je ne peux donc pas éviter la comparaison avec mes propres mises en scène. Je ne me sens pas auteure de théâtre, je n'ai jamais vécu le théâtre sous cet angle.

Quel est le rapport entre *La Maison de la force* et *L'Année de Richard* ?

Je pense qu'on n'a qu'une œuvre, avec des variations tout au long de la vie. On entre en conflit avec la scène, avec les mots. On passe par des états critiques où tout vole en éclats, et là on se demande : mais qu'est-ce que je fais sur cette scène ? Si ces deux pièces sont très différentes, c'est parce qu'elles correspondent à deux époques différentes : *L'Année de Richard* (*El año de Ricardo*) date de 2005, *La Maison de la force (La casa de la fuerza)* de 2009. Refaire *L'Année de Richard* après avoir mis en scène *La Maison de la force*, c'est très excitant. J'ai beaucoup de plaisir à jouer cette pièce, bien que l'exercice soit épuisant. Quand j'entre sur scène, je suis toujours morte de trouille. Si je pouvais ne pas y aller, je n'irais pas. Pour moi, *L'Année de Richard* est un défi : je touche à mes limites en tant qu'actrice. Dans *La Maison de la force*, en revanche, le défi est de me survivre. Dans ce spectacle, j'ai travaillé avec la douleur. Il n'y a pas de médiation, pas de personnage, pas de Richard III qui fasse office de médiateur. C'est la pornographie de l'âme, une pornographie spirituelle.

Quelle part de vous y a-t-il dans le personnage de Richard ?

Je travaille avec mes sentiments, qui appartiennent à mes nuits, à ce qui s'est passé dans ma vie. Tout cela fait l'objet d'une construction, mais attention : construire ne signifie pas feindre. Je me déplace sur une ligne ténue entre la construction et les sentiments réels. De toute façon, on finit toujours par parler de soi, même si on parle d'un chien. Dans *L'Année de Richard*, le personnage de Richard tient du maniaco-dépressif. Et moi, je suis maniaco-dépressive. L'euphorie et la dépression, c'est moi qui les lui ai apportées. Je sais ce que c'est que de grimper aux rideaux sous le coup de l'euphorie et de se retrouver à ramper dans la boue cinq minutes plus tard. Évidemment, je ne suis pas l'incarnation du mal, mais j'ai utilisé mes sensations, ces symptômes, pour faire évoluer le personnage. Il est même arrivé qu'on m'attribue un discours qui n'est pas le mien, tout ça parce qu'on m'a vue interpréter le personnage de Richard. Cela dit, quand on lit Shakespeare, on se rend compte que les méchants disent aussi la vérité. Il était pour moi nécessaire de placer de la vérité dans la bouche de celui qui incarne le mal. S'il ne racontait que des bêtises, ce serait absurde. Il y a de l'ambiguïté dans tout cela, mais j'ai toujours aimé parler de monstres.

S'agit-il d'une forme d'engagement ?

Je me considère comme une individualiste, ce qui est à mes yeux parfaitement compatible avec le fait d'être engagée dans la souffrance humaine. Il y a deux parts en nous, comme disait l'écrivain et penseur Miguel de Unamuno : une part de nous est en chair et en os, l'autre part est humanité. J'essaie de les rendre toutes deux compatibles. Dans la mesure de mes possibilités, je tente de révéler les limites de l'humain, le niveau de dégradation auquel nous sommes capables de parvenir. J'ai une propension, il est vrai, à parler de la pourriture. La surface ne m'éblouit pas, j'ai tendance à mettre mon nez là où se promènent les cafards.

Le corps peut-il être une représentation de la douleur ?

Seul le corps engendre la vérité. C'est une idée très médiévale. Si Michel Foucault m'entendait, il m'en collerait une ! Il me dirait : « Dis donc, ma petite, on a évolué depuis ! » Sauf qu'il y a bien quelque chose, dans le corps, qui est au-dessus de la volonté humaine, des désirs. Le corps engendre la vérité. Les blessures engendrent la vérité.

Propos recueillis par Christilla Vasserot

Angélica Liddell

En 1993, Angélica Liddell fonde à Madrid la compagnie Atra Bilis. Une expression latine que la médecine antique utilisait pour qualifier l'humeur épaisse et noire qu'elle pensait être la cause de la mélancolie. Un nom comme un programme décliné dans une vingtaine de pièces écrites par cette artiste, auteure, metteuse en scène et interprète de ses propres créations. Ses mots, d'une poésie crue et violente, sont ceux de la souffrance intime et collective, l'une et l'autre étant indissociables chez Angélica Liddell. Mais ne lui parlez pas d'engagement : elle préfère se définir comme une « résistante civile », guidée par la compassion, l'art de partager la souffrance. En écrivant sa douleur intime, elle écrit celle des autres. Dans Et les poissons partirent combattre les hommes*, ce sont les immigrés clandestins, traversant le détroit de Gibraltar, échoués morts ou vifs sur les plages du sud de l'Espagne ; dans* Belgrade*, ce sont les habitants d'une ville où l'humiliation le dispute à la colère, où les bourreaux côtoient les victimes, où chacun tente désespérément de se justifier ou de sauver sa peau. Et parce qu'elle affirme ne pas se considérer comme un écrivain, ou parce que les mots ne sont pas toujours à la hauteur de l'horreur, la scène est le lieu idéal pour lui donner corps. Un corps parfois soumis à rude épreuve, malmené, violenté, tourmenté jusque dans sa chair. Dans ses spectacles, Angélica Liddell constate la noirceur du monde, assume la douleur de l'autre et transforme l'horreur pour faire de l'acte théâtral un geste de survie.*

Sur **www.festival-avignon.com**
découvrez la rubrique *Écrits de spectateurs* et faites part de votre regard sur les propositions artistiques.

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 500 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relèvent du régime spécifique d'intermittent du spectacle.